

bien insuffisantes à cette heure ? Elle n'avait même pas d'ailleurs la possibilité matérielle de les rejoindre. Une seule situation possible s'offrait à elle : instruite, musicienne, parmi les nombreuses relations du consulat, peut-être obtiendrait-elle quelque emploi de gouvernante, ou de demoiselle de compagnie ? — Mais au préalable, elle devait s'assurer de l'assentiment de madame de Sorgues, ne se reconnaissant pas le droit d'agir à l'insu de sa bienfaitrice, engagée avant tout, par les bienfaits reçus jusque dans l'injustice présente.

A onze heures, elle commença à s'habiller pour le déjeuner. A midi elle descendit comme d'ordinaire, pâle, les yeux rouges, mais ferme, soutenue par la dignité des êtres énergiques qui puisent leur force dans la sécurité de leur conscience.

Le consul était seul à table ; ces dames reposaient. Il parut surpris de l'apercevoir.

— Bravo, la vaillante ! déjà debout !

Il ne savait encore rien. Il poursuivit en souriant :

— Ah ! le bel âge ! une nuit de danse vous donne des ailes pour le lendemain . . . Voilà le succès !

Le repas en tête-à-tête fut lestement expédié.

Tiomane remontait chez elle, quand elle se croisa, au haut de l'escalier, avec Anaïs la première femme de chambre, qui descendait sur un plateau les restes d'une collation.

— Est-ce que marraine est levée ? demanda la jeune fille.

Sur la réponse affirmative, elle se dirigea vers la chambre de madame de Sorgues. Elle frappa. — Ce fut la voix de Mademoiselle qui répondit : Entrez. — Tiomane ouvrit la porte.

Au milieu de la vérandah meublée comme le plus coquet des boudoirs, madame de Sorgues en peignoir de surah rose, était étendue sur une chaise longue, Mademoiselle assise en face d'elle. L'expression animée des deux physionomies trahissait l'intérêt de la causerie.

Tiomane referma la porte et s'approcha.

La mère de Maritza sans quitter son éternelle cigarette, s'était soulevée dans un geste de surprise et de contrariété, son visage subitement rembruni.

En se retrouvant là, devant celle qu'elle avait tant aimée, adorée, celle qui, après tout, s'était un jour généreusement chargée de sa vie, Tiomane se sentit attendrie.

— Veuillez m'excuser, marraine, balbutia-t-elle, je regrette de vous déranger peut-être . . . mais j'ai espéré que vous consentiriez à m'accorder . . . un instant . . . d'entretien . . .

— Ah bah ! répliqua madame de Sorgues d'un ton de hauteur méprisante, en secouant négligemment la cendre de sa cigarette ; je suis vraiment curieuse de savoir ce qu'il vous reste à ajouter à toutes vos impudences de cette nuit . . .

Les paupières de Tiomane battirent faiblement, comme s'il y montait des larmes. Elle fit un effort énergique pour assurer sa contenance et son accent

— Oui . . . je sais . . . j'étais exaspérée . . . folle . . . Je vous demande pardon, marraine . . . je vous demande mille fois pardon de ces mouvements d'emportement . . . impossibles à réprimer . . . sur le moment . . . J'étais